

Claude Seignolle

# SEXIE

OU L'ÉLOGE DE LA NYMPHOMANIE

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France



EDITIONS DOMINIQUE LEROY ebook

Du même auteur, extrait de sa  
bibliographie :

*Les Malédictions tomes 1 & 2*, (1945-1960), Le Sycomore, 1984.

*La Nuit des Halles* (1958-1960), Éditions Presses Pocket, 1993.

*Les Évangiles du diable* (1964), Robert Laffont, 1999.

*Contes macabres* (1966), Éditions Marabout, 1974.

*Les Chevaux de la nuit, et autres récits cruels*, Éditions Marabout, 1967.

*Histoires vénéneuses* (1969).

*Invitation au château de l'Étrange*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1969.

*Le Bahut noir*, (1958), Axiom, Paris, 1971.

*La Malvenue* (1952), Phébus, Paris 1987.

*Une enfance sorcière* (1974), Royer Mémoire vive, 1993.

*La Malvenue* (bande dessinée en 2 tomes), Claude Seignolle, Christian Cless et Bruno Loisel, Éditions Magic Strip, 1988.

*Contes, récits et légendes des pays de France*, (4 tomes). Éditions Omnibus, 1997.

**Claude Seignolle**

**SEXIE**

**ou l'Éloge de la nymphomanie**

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France

**DOMINIQUE LEROY ebook**

## Illustration de couverture par ivaleksa

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications,  
il vous suffit de nous adresser un courrier électronique  
à l'adresse suivante :

Éditions Dominique Leroy  
3, rue Docteur André Ragot, B.P. 313, 89103 Sens, France  
Tél. : 33 (0)3 86 64 15 24  
email : [domleroy@enfer.com](mailto:domleroy@enfer.com)  
Site internet : [Dominique Leroy ebook](#)

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que "les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.

© 2013 by Éditions Dominique Leroy, France pour l'édition numérique.  
ISBN 978-2-86688-776-6 (format PDF)  
Parution : août 2013

# Sommaire

Du même auteur

Préface à la première édition complète de 1998

Chapitre premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

Chapitre XX

Chapitre XXI

Chapitre XXII

Chapitre XXIII

Chapitre XXIV

Le livre, l'auteur

Dans la même collection

*Les adultes ont besoin de littérature  
obscène, tout comme les enfants ont  
besoin de contes de fées, comme  
soulagement à la force oppressive  
des conventions*

Havelock Ellis

## PRÉFACE <sup>(1)</sup>

*Avec le temps un auteur fécond finit par se faire un nom et, dans l'élan de cette notoriété, les éditeurs se jettent parfois à l'assaut de son « grenier » afin d'y découvrir des ouvrages oubliés, négligés ou cachés, ce qui est ici le cas, en l'occurrence, du nôtre.*

*Des divers livres publiés clandestinement par un nommé Starcante, sous le titre générique d'Éloge de la nymphomanie, le lecteur ancien gardait le souvenir d'heureux moments en partage avec ces histoires sorties de l'alcôve libertine de notre auteur, à demi dissimulé, lequel je connais parfaitement bien, ayant maintes fois collaboré avec lui dans des enquêtes difficiles où sa liberté d'esprit faisait merveille.*

*Pour ma part, aujourd'hui : je trouverais plus logique que le titre fut : Éloge du défolement, tant il conviendrait mieux à ces textes commis dans les années cinquante, entre deux enquêtes sérieuses de folklore régional ou l'écriture de graves récits et romans fantastiques, mais je reconnais qu'il n'aurait pas été publicitaire.*

*L'auteur de tant de pages noires répondant aux rudes exigences de l'effroi des campagnes, encore ensevelies sous les légendes et croyances païennes de notre héritage de superstitions, avait besoin d'une soupape de liberté. D'où ces écrits, ici, dans leur coquin épanouissement, s'évadant des habituelles phrases crépusculaires qu'il sinistrait à pitié.*

*Créateur d'images et de sensations ; cancérien/balance, ouvert à tous les racontages, il lui*

*fallait écarter les rideaux du baldaquin érotique qui s'imposait dans ses rêves d'homme en bonne santé psychique et physique. Sain défoulement, agrémenté d'humour et de rejet des conventions qu'il accomplit alors avec une certaine volupté de plume, elle-même très excitée entre ses doigts inventifs et grâce à une encre caméléon qui lui permet de partager, d'exprimer noir sur blanc toutes les situations du libertinage courant, sorte d'ethnologie de la libertinité.*

*En cela, il rejoignait les auteurs de recueils de contes traditionnels populaires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui, en marge de leurs sérieux ouvrages, publiaient, dans le secret d'un pseudonyme, les contes et récits licencieux qu'ils avaient recueillis des mêmes langues conteuses. Le public érudit n'avait alors que peu d'indulgence envers la gaudriole sexuelle ou scatologique exhibée au grand jour et ces choses-là restaient dans le pudique domaine de l'intimité la plus cachée, même si tout le monde les pratiquait avec plus ou moins de bonheur.*

*L'époque de la publication des écrits de Starcante était encore sous le joug de l'hypocrisie officielle ; temps de cachotteries où tout ce que tout le monde faisait dans son lit ou sur son divan était comme si personne ne le faisait jamais. La police des mœurs veillait à maintenir cet état de culpabilité de l'écrit cochon, donc pornographique, gros mot atroce à l'oreille de la dignité humaine, comme si l'on avait légalement établi une frontière entre le bien et le pas bien alors que le meilleur est le mélange des deux.*

*Les premiers recueils de cette suite nymphomane, vendue « sous le manteau », ont tous été saisis à leur parution par arrêté de justice ; son auteur montré du doigt, couvert de honte, puis jeté en enfer. D'où ce nom de Starcante, dissimulateur et abracadabrant, qu'il s'est sculpté dans l'anonymat.*



*En 1998, les éditions Zulma lui ont demandé par mon entremise, habituellement efficace, de rétablir son nom en entier sur l'enseigne respectée de sa noble couverture. Il a refusé afin que ces pages osées ne choquent pas ceux de ses lecteurs bien-pensants qui le lisent avec respect et gravité. Il a même craint une nuisance publicitaire vis-à-vis de certains de ses éditeurs : ceux de son « œuvre morale », afin qu'ils n'y perdent pas à cette réputation retrouvée qui va faire de notre auteur un bienfaiteur de l'humanité, celle en besoin de « soulagement à la force oppressive des conventions », comme le dit si bien Havelock Ellis, juge en la matière.*

*Conteur d'anecdotes en tous genres et en tous sens, Starcante est plissé de malice, de volupté et de rigolades plus qu'à souhait et, si, ici, son nom n'avoue que le bout du nez, c'est bonne raison de la part de quelqu'un qui, enfant, niait déjà avoir chapardé la confiture dont les traces du larcin s'épalaient partout sur ses lèvres et ses joues, trépignant son mensonge : « Non, non, c'est pas moi. »*

*Et, déjà, afin de garder la paix entre tous, on feignait de le croire.*

Claude Seignolle

(1) Cette préface à l'édition de 1998 à été écrite avant que Claude Seignolle ne revendique la paternité de ces trois ouvrages aujourd'hui réunis sous son nom.

## CHAPITRE PREMIER

Grâce à une chance qui, en bien des cas, m'est particulière, je me trouve à la tête d'un compartiment vide ; banquette bien rembourrée, munie d'accoudoirs et d'allonge pieds. Par une faveur divine, j'ai tout cela pour moi seul... Une veine ! Pour s'en persuader, il suffit de jeter un coup d'œil aux compartiments voisins, gavés d'un enchevêtrement de jambes, de baluchons et de valises, le tout noyé dans une âcre fumée de tabac.

Dès lors, privilégié, je tire les rideaux, éteins la lumière et m'installe, requérant toute mon ingéniosité pour parer à la première attaque venant du couloir. Mais je n'ai, hélas ! que mon imperméable et une toute petite valise pour m'aider à donner l'illusion d'une absence momentanée de compagnons de voyage. Et, de ce moment, commence – faiblesse humaine – cette inquiétude sociale qui me force à reconnaître que je barbote tout simplement sept places qui ne sont pas à moi. Par un scrupule dont on voudra bien m'honorer, je rallume la lumière, laissant toutefois les rideaux hermétiquement tirés. Puis, je pense qu'à deux ou trois, nous pourrions peut-être opposer une sorte de résistance logique. Je glisse un œil dans le couloir et quête d'éventuels voyageurs peu encombrants avec, bien sûr, le secret désir d'offrir en priorité ma tanière à quelques filles aimables.

Le train n'a toujours pas quitté la gare de Milan. J'ai bigrement envie de dormir. Paris est encore à une nuit et je viens de Palerme. Dans le couloir passent

des gens peu sympathiques parce qu'ils fouinent pour trouver une place : truies reniflant une truffe sans la trouver et six porcins que je ne tiens pas à partager avec ces bestiaux. À bout de patience, j'éteins à nouveau la lumière : au diable la galanterie... et j'allonge mes jambes sans remords. Dieu que c'est bon.

Mais la porte du compartiment est brusquement ouverte par une main ferme. Une main connaissant bien son matériel, puisque c'est celle d'un beau contrôleur, brun, moustaches tracées au cordeau. Un beau brin de contrôleur tout surpris de me trouver là, esseulé, alors que partout ailleurs c'est la fosse commune.

Ce qu'il dit, je ne le comprends pas, mais le voir appeler vers le fond du couloir de ses mains agiles ne me dit rien qui vaille. Il pratique un sérieux rabattage dont je vais être l'innocente victime. D'abord arrive un marmot. Il entre et vient s'asseoir face à moi. Mes narines se refusent à aspirer l'odeur frelatée qu'il dégage et qui me donne des nausées. Il en rapplique six autres, sentant le vomi, la sueur morte et toutes les essences du laisser-aller total. Et, pour couronner le défilé, entre la mère, énorme matrone sicilienne aux cheveux huileux, au visage boutonneux, pustulé comme un mur de mesure, puant encore plus que ses rejets malingres et amorphes, déjà avachis sur les banquettes autour de moi.

La femelle proliférante tient dans ses bras son dernier-né dont la bouche lâche une giclée de lait caillé qui vicie définitivement l'air et me fait lever derechef afin de ne pas être éclaboussé. Alors, elle pose son marmot sans plus se soucier de ce qui vient de se produire et, se méprenant sur mon empressement, ressort avec moi pour me montrer ses valises alignées dans le couloir.

Me voilà obligé de placer dans les filets les lourdes valises – un bien luxueux vocable pour ces informes boîtes munies de poignées mal fixées dont l'une, au brusque départ du train, me reste dans la main, créant chez moi, sur-le-champ, un désastreux état d'infériorité.

Elle me désigne avec autorité l'endroit où elle veut les valises, et je les monte docilement à bout de bras, n'osant plus toucher ces satanées poignées de carton-pâte. Mais ce doit être une brave femme car elle ne semble nullement me tenir rancune. Lorsque tout est rangé en haut, je trouve une vraie jouissance à redescendre m'asseoir ; là, à ce niveau, on peut encore respirer. Comme il fait froid, elle referme énergiquement la porte sans me demander mon avis et commence à disposer son monde.

Elle colle à côté de moi la plus grande de ses filles, déjà passablement endormie ; une même étirée, au teint mat et aux longs cheveux de squaw, marqués d'une tentative de nattage, le tout imprégné d'une tenace senteur d'huile d'olive rance.

Soulevant une vague supplémentaire de relents intimes, la gamine se tasse contre moi, pose sa tête contre l'accoudoir et poursuit son sommeil sans fêlures. Deux bambini se grattent la tête, me forçant instinctivement à les imiter. La mère me parle alors. Elle est installée à l'autre bout du compartiment et, maintenant tranquille pour sa nichée qui s'assoupit dans sa puanteur, elle éprouve le besoin de me tenir au courant de ses malheurs comme le font en pareilles circonstances les gens simples. Je crois comprendre qu'ils arrivent tout droit de Sicile, que c'est leur premier voyage au-delà de l'île, que le bienheureux père de cette marmaille a réussi à Mons, en Belgique, à se tailler une situation dans le charbon comme mineur de fond et qu'on va le retrouver dans ce beau

pays étranger où la vie est plus facile qu'aux environs de Cefalu...

Ayant éteint la lumière et me foutant de tout ce qu'elle me raconte, je me mets à ronfler afin de bien lui montrer que je dors. Elle se tait et le silence ayant l'air de renforcer les senteurs délétères, je me demande s'il ne serait pas utile de rédiger un testament succinct au dos de mon billet, dans le cas où, terrassé par l'asphyxie, je ne me réveillerais plus.

Au bout d'un moment, ma voisine se retourne tout endormie et, sans façons, vient poser si gentiment sa joue sur mes cuisses que je me sens tout chose. Une joue de fillette, une chaude joue de quinze ans sur cette partie de votre corps ne se refuse pas, même si cela vous suffoque un peu.

La garce dégage une chaleur terrible, c'est à la croire en fièvre. Tous les rayons du soleil sicilien se mettent à dégouliner vers mon ventre, en passant par un point très précis qui subit peu à peu une délicieuse métamorphose. Et le balancement continu que donne la marche du train à sa tête, me sensibilise comme un collégien à son premier touche-fille.

Sans en avoir l'air, car je redoute que la mère ne me voie malgré la pénombre bleutée du compartiment, je relève les genoux, forçant la tête à venir se caler au bon endroit afin de réussir meilleure besogne. La chose se fait docilement et il m'est bien difficile de juger si la petite n'y apporte pas du sien.

Moi, je bande grâce à cette tête chaude qui, également, vaporise le gras de ses cheveux sur mon pantalon. Mais on n'a pas toujours satisfaction sans quelques petits sacrifices. Maintenant, la joue va et vient, fait rouler mon bon plaisir, me monte au ciel. Je n'ai qu'à laisser les boggies branler régulièrement le wagon... avouez que ce n'est pas souvent que l'on peut se payer un tel plaisir grâce au matériel roulant des

chemins de fer et à une docile émigrante qui empeste.

À un moment, le train ralentit. Anxieux, contrarié, déjà marri, je m'imagine immobilisé dans une gare, obligé de continuer à imiter les secousses du train défaillant afin d'entretenir l'illusion, et ne pas laisser refroidir ma crème si bien battue. Mais ce n'est qu'une fausse alerte, le train repart, cahotant de plus belle. Tout le corps de la petite Sicilienne remue à sa cadence. J'avoue ne pas oser la toucher, bien que terriblement tenté de la peloter, comme cela, sans en avoir l'air. Mais, avec une fillette de cet âge-là, il y a des trucs qu'il ne faut tout de même pas faire.

Et, de cahotements en frôlements, j'arrive au bord du débordement. Tout se machine tellement bien que si nous avions voulu le faire volontairement, nous n'aurions réussi qu'à avoir l'air de deux cornichons, alors que là, dans l'involontaire, nous devons afficher une harmonieuse image. Je pense à cela entre deux éblouissements, et puis en arrive un plus grand, brutal, qui explose comme une bombe lumineuse.

Au lieu de m'effondrer, terrassé, vaincu par le plaisir, je sursaute, surpris, inquiet... On vient d'allumer la lumière : c'est la police et la douane. Nous sommes à la frontière.

En un clin d'œil, je juge la situation et me réjouis que rien ne transpire de ma petite mise en scène. La fille se réveille, frotte sa joue, bâille. Je croise vivement mes bras sur mes genoux encore douillettement tièdes, et mime la méchante humeur de celui que l'on vient d'extirper de son sommeil.

Me gardant bien de lorgner ma voisine qui renifle à grands coups faute de mouchoir, je ne veux pas la voir telle qu'elle est réellement. Mon imagination l'a construite différente à partir de son étonnante chaleur, et il est indéniable que la garce doit avoir un ventre de braise, un intérieur d'amoureuse sous sa façade

décourageante, à changer en rôti tout ce qui peut lui être présenté.

À présent, elle pérore avec sa mère. Qui me dit que cette vicieuse ne raconte pas son aventure, Comme pour dissiper mes craintes, elles éclatent de rire... à croire que la mère vient de l'encourager à recommencer.

Je sors dans le couloir et les alvéoles de mes poumons se déplissent, reprennent espoir d'un coup si brusque que je pense éclater. Je me crois au sommet d'une montagne dans un bain d'ozone. Quelqu'un passe, me frôlant par force. Je vois sa tête se rejeter en arrière, sans doute prise de dégoût.

Après une longue attente, le train repart enfin. Je réintègre courageusement l'ancre bleuté et fétide où tous dorment à nouveau. La tête de ma petite voisine a adopté ma place. Pour la reconquérir, il me faudrait ou m'asseoir sans façons sur elle, poser mes fesses sur ses joues, rester ainsi dans une nouvelle pose lubrique sans grand intérêt ou la relever, pour cela la prendre dans mes bras et profiter de cette occasion pour combiner, mine de rien, un nouvel assemblage générateur de sensations actives et terminer ainsi l'ouvrage interrompu par la visite administrative. Beaucoup de travail, on le conçoit. Aussi, sans trop de ménagements, je secoue la petite et la pousse de son côté. Elle ne m'intéresse plus en tant qu'instrument érotique et m'est pénible comme voisine.

Ainsi sont les hommes. Mais dans une vague de son demi-sommeil, voilà que son bras s'échoue sur mes genoux ; sa main roule un moment telle une étoile de mer tracassée par les vagues mourant sur la plage, remonte insensiblement le long de ma cuisse et vient se plaquer en plein sur mon endroit, s'y accrochant aussitôt avec un mouvement de possession métronomé par les trépidations du train.

Il va de soi que, confondu par la perfection d'un tel concours de circonstances, je n'ose faire aucun geste de refus. Cette fois-ci, la petite a saisi la musique. De mon côté, un rien de scrupule me contracte encore. Enfin, fi des convenances, je comble d'une telle érection le creux menu de cette main innocente venue recruter mon bon plaisir à domicile. Me voici escaladant l'espace sidéral ; marchant sur des nuages bourrés de plumes d'oie ; c'est moelleux, je m'y enfonce tout entier, c'est tiède...

Les circonstances méritant meilleur effort de ma part, je défais, sans en avoir l'air, les boutons qui gardent mon membre prisonnier. Pour ce faire, je retire un instant la main chaude et la replonge plus avant dans ma braguette, lui donnant à tenir ce qu'après tout elle pourrait prendre pour le poignet d'une de ses petites sœurs.

La diablesse serre fort et le contact direct de sa peau sur la mienne amorce ma visite au pays des merveilles. La conscience tranquille, affectant l'assurance d'un pacha, je reste ainsi maintenu et, sans qu'elle fasse beaucoup de gestes, voilà mon plaisir s'évasant. Son autre main s'est glissée entre ses jambes et, me semble-t-il, farfouille sa grenouille. Je m'aperçois alors qu'elle commence à croupionner comme si ce qu'elle tient de moi était entre ses cuisses.

D'accord avec elle, j'ai bientôt la sensation de me promener à cet endroit. Un instant, s'impose l'idée que je devrais m'y loger, faire acte de viol, mais ce n'est pas très facile de caramboler une mineure dans un compartiment, au milieu de sa famille, et sous le nez de sa mère qui, peut-être, suit notre manège depuis le début afin de me pincer au bon moment pour me faire chanter, me soutirer de l'argent... Avec ces gens du Sud on ne sait jamais ! Et puis, je n'ai



pas envie de bouger, car si je bouge j'explose... j'ai bien le temps d'en arriver là. Nous n'avons rien d'autre à faire pour nous distraire, et ce serait idiot de crever la baudruche qui nous amuse si bien tous les deux.

Par paresse, je laisse la petite s'occuper d'elle et de moi. Elle synchronise parfaitement et, depuis qu'elle s'est refermée sur mon membre, son étreinte ne s'est pas relâchée d'un millimètre ; je sens lorsque vient son plaisir et lorsqu'il s'estompe. Ses doigts ont des petits spasmes brefs qui m'étranglent juste à hauteur du gland.

Je me dis enfin que je pourrais tout de même y mettre du mien ; l'aider un peu en m'occupant de ses petits nichons naissants. Cela ne me semble pas être une si mauvaise idée. Je pose d'abord ma main sur son épaule, caresse sa peau souple et laisse aller mes doigts à la conquête de sa jeune poitrine. Bientôt ma paume glisse sur une des pointes à enflammer et... la fillette se réveille en sursaut, sort sa main de ma braguette et, en ligne droite, vient l'écraser sur ma joue.

Pouvais-je savoir qu'elle dormait vraiment ?

La Sicilienne s'est paisiblement rendormie. Interloquées, mes bourses ont du mal à digérer la coulée de ciment que la petite vient d'y injecter.

À présent, quelque chose cloche à l'intérieur et je me trouve tellement flasque que je me demande si le mécanisme n'a pas été détraqué. À plusieurs reprises je suis sur le point d'aller l'essayer un coup aux W-C. C'est fragile là-dedans ; c'est de la mécanique poussée... un rien peut tout fausser, dérégler et vous rendre infirme. Pour m'assurer de la gravité de mon cas, je pense alors à Sexie.

Reniflant en moi, je prise son odeur dans la poche secrète de ma mémoire et la recompose avec ardeur.

C'est le plus sûr moyen de capter Sexie. Ah ! la voici... C'est enivrant, pénétrant, envoûtant – quelle imagination ai-je... Aussitôt je crois porter pendu entre mes jambes, un bibelot-souvenir de la tour Eiffel : pas la breloque à cent sous pour revers de veste, non, mais le grand modèle de bureau pour touriste fortuné.

Sexie m'attend sur le quai. Il serait temps que je vous la présente : elle n'est ni trop grande ou trop petite, ni trop grosse, ni trop maigre. Je ne vais pas l'affadir, la banaliser en vous disant béatement qu'elle ressemble à telle star à trois dimensions. Non... car elle est tellement mieux. Il vous sera donc agréable d'apprendre, afin de vous aider à forger son image, qu'elle est « comme ça ! » – et je lève mon pouce et je me retiens de siffler en manière d'admiration car je suis bien élevé.

Tout ceci devrait vous faire comprendre que Sexie est telle qu'en vos désirs les plus secrets, les plus ardents, les plus subtils ; qu'elle a les traits de celle dont vous aimeriez être l'heureux amant. Ses trente années sont uniquement destinées à figurer sur ses papiers d'identité... elle en montre vingt, pas plus. Elle doit cela, Sexie, à la culture physique. C'est une fidèle de la gymnastique – sa seule fidélité d'ailleurs. Si, par malchance, elle n'a pu sacrifier à cette religion du corps, elle en devient malade. Ces jours-là, il faut voir les sales regards qu'elle se jette dans la glace ; elle me confie son désespoir : elle se sent voûtée, nouée, fébrile, vieillie, dégonflée ; son ventre se relâche ; des poches se forment sous ses yeux et, même, à l'entendre, la peau de son cou pendrait comme une tenture de théâtre... Enfin, en bref, la voilà décrépée en pensées alors que la mâtime resplendit des mille feux de ses sens en perpétuels scintillements et que tout le monde bande en la regardant.

Et là, nous allons toucher du doigt une de ses

qualités majeures. Oui, Sexie possède l'incommensurable charme, l'infinie beauté, l'inévitable attirance de la baiseuse.

Certains la traitent, péjorativement, de plaisir-à-tout, de nymphomane. Mais ce sont les éternels jaloux, impuissants et laissés-pour-compte de ce monde qui ne voit que mal en tout, plus particulièrement dans le domaine que je vais m'efforcer d'évoquer en ces pages édifiantes. C'est là, et j'insiste sur ce point, simple jugement d'aigri, de refoulé, ou d'indécrottable hypocrite.

Sexie se jette dans mes bras comme si elle ne m'avait pas vu depuis dix ans. Des types tournent autour d'elle (oh, excusez-moi, c'est peut-être vous ?).

Ils vont, viennent, l'œil rivé à sa croupe, sans même se rendre compte qu'ils sont plusieurs à la convoiter. Pendant que je la serre, elle remue un peu du derrière, histoire de mettre la pagaille parmi les admirateurs que ma présence ne décourage pas. Sans doute s'imaginent-ils, tant le comportement de Sexie le laisse présager, que nous allons nous offrir sur place une séance libertine en trompe-l'œil ; du Crébillon coquin, et je sens qu'il ne faudrait pas la mettre au défi.

— Ma parole... mais tu es affamée, Sexie ?

J'ai visé juste. Elle m'avoue nerveusement qu'elle ne peut plus attendre. Les jours précédents, elle a donné des tas de coups de fil dans le vide ; tous les bons copains se trouvaient comme moi, loin de la capitale. Autour d'elle c'était un vide effroyable, à en mourir de chasteté.

— Je n'allais tout de même pas arpenter un trottoir !... conclut-elle. Enfin, heureusement, te voilà...

Au ton déterminé de sa voix, je comprends que c'est un sale coup pour ma tranquillité. Je suis claqué par ce long voyage, de méchante humeur à la suite de

mon échec avec la petite Sicilienne, et mes paupières battent comme des ailes de papillon.

— Demain, lui dis-je, je serai d'attaque... à présent je suis complètement dégonflé...

Alors elle explose, trépigne, m'envoie des « sale type », « sans cœur », je suis un « sans pitié », un ceci, un cela... Puis elle lâche mon bras où s'accrochait tout son désir et me menace de taquiner un des admirateurs volants qui nous suivent toujours.

À nous voir laver notre linge sale, ils reprennent espoir. Les frémissements de Sexie leur vont jusqu'à la colonne vertébrale et ils se rincent l'œil de la voir se trémousser. Mais, de constater qu'elle se recolle à moi pour me supplier, les déconcerte. Ils ne connaissent pas le caractère de Sexie, les pauvres oisillons.

Nous sortons ainsi de la gare. Le préposé aux billets, qui n'est pas sous le charme, nous regarde goguenard, pensant à la bonne partie vers laquelle nous donnons l'impression d'aller. Je réponds par un haussement d'épaules au clin d'œil qu'il m'offre d'un air entendu. Nous sautons dans un taxi, indiquant en même temps nos adresses respectives. Sexie me veut chez elle et moi je me veux chez moi. J'y tiens, sachant que mes draps n'ont pas l'odeur des siens, imprégnés, comme à dessein, d'un mélange sournois de nuits d'amour et de parfums subtils qui composent un philtre envoûtant à damner un saint, et dont je suis toujours olfactivement victime.

Je l'emporte sans concessions. Elle ne me quitte pas pour autant, jamais je ne l'ai vue s'avouer vaincue. Elle a trop confiance en son pouvoir.

Enfin chez moi, je me déshabille tout en lorgnant mon lit avec attendrissement. Son entre draps offert, douillet, me paraît pour l'heure valoir bien d'autres entre-quelque-chose. Du salon, Sexie me crie qu'elle va mettre un peu d'ordre et rentrer chez elle ; qu'en

effet, j'ai plutôt l'air endormi et inutile. Je me couche, et, pendant qu'elle péroré, le noir entre dans ma tête...

... Enfin, il me semble que je reviens graduellement à la réalité. Il fait chaud, le soleil bout dans le ciel ; j'entends la mer gémir sans fin non loin de moi. Je suis sur la terrasse de cette grande maison qui surplombe notre crique sauvage privée, emprisonnant l'eau bleue de la Méditerranée.

Ainsi, je me trouve encore en Sicile, et moi qui viens de rêver mon retour à Paris ! De revoir Sexie comme si elle était là !... Tout de même, la force d'un rêve ! Je m'imaginai vraiment dans un train, puis à Paris, puis dans mon lit...

Je me suis tout simplement assoupi sur ce fastidieux travail qui doit encore me tenir quelques jours ici, dans cette vie avant tout consacrée au farniente. Je n'ai plus que dix pages à pondre pour mon éditeur et j'ai décidé de les faire durer dix jours : ainsi, à la cadence d'une par jour, je ne rentrerai pas épuisé à Paris.

De nouveaux voisins sont arrivés la veille. Ils occupent une villa un peu en retrait de la mienne. Je les ai à peine entrevus ; maintenant, à chaque fenêtre, les rideaux restent tirés, ce qui ne manque pas de m'étonner. Des ennemis de la lumière, sans doute ! Je me convaincs qu'il serait utile de leur rendre visite le premier, par courtoisie, et puis je commence à m'ennuyer dans ce pays sauvage. Il est quatre heures, je ne risque pas de les déranger à table. Allons-y. Frappons à leur porte. Ma personne est vêtue, si l'on peut dire, d'un slip de bain et d'une chemisette à fleurs polynésiennes – tiens je ne me savais pas possesseur d'une telle planche botanique !...

J'attends longtemps, ce qui me permet de remarquer que mes pieds nus trouvent une étrange fraîcheur au contact du sol, pourtant exposé en plein

soleil, mais cela me paraît tellement naturel ; aussi naturel que de prendre à pleines mains ce cactus noir et de ne sentir aucune de ses douloureuses piqûres. Il y a tellement de choses étonnantes de par ce vaste monde qu'il ne faut surtout pas s'arrêter à de si petits détails.

On m'ouvre enfin et, de surprise, je reste figé comme un grand benêt. C'est tout simplement la petite Sicilienne de mon rêve ; celle du train, qui paraît devant moi.

Les songes ! les prémonitions ! C'est à croire, comme on le prétend, qu'ils expriment le réel à contretemps ?

Une forte odeur de poisson se rue brusquement sur moi. Interdit, puis me reculant d'un pas, je fixe la demoiselle pourtant proprette, habillée avec coquetterie d'une robe de soie rouge sang. À ce moment, passe près de nous un pêcheur qui porte deux pleins paniers de poulpes morts qu'il va étendre au soleil afin de les faire sécher. Cette fois-ci, je ris sans aucune retenue. Tout de même !... des rêves odorants. Quels progrès fait l'humanité !

M'étant présenté au titre de voisin, la demoiselle me prie d'entrer et m'offre de terminer une partie d'échecs qu'elle a, dit-elle gentiment, commencée le matin avec sa mère. Elle est seule. Sa maman est en ville où elle possède un laboratoire de parfumerie.

À l'intérieur, il fait sombre. Un candélabre couronné de bougies allumées éclaire maigrement le living-room. La lumière me paraît bleutée – c'est stupide, j'allais vous offrir l'image d'un compartiment de chemin de fer éclairé par sa veilleuse...

Nous nous asseyons, face à face, de chaque côté de la table. Ayant toujours préféré les dames, je me serais bien passé de jouer aux échecs, mais comment refuser à une fille si jolie, si fraîche et si distinguée,

Elle ne doit pas avoir plus de quinze ans ; bien que mince, elle est déjà épanouie, formée. Ses yeux ardents me tiennent tout de suite compagnie. Ramenés sur le derrière de sa tête, ses longs cheveux noirs, souples et parfumés, lui tendent le visage, ajoutant de la race. On jurerait une princesse.

La partie amorcée me paraît très embrouillée et ni l'un ni l'autre ne sommes au jeu. Nous nous regardons longuement en silence. À un moment, je remarque sur un meuble proche un curieux flacon au goulot fièrement dressé, et, estomaqué, je réalise que c'est un phallus de verre.

La demoiselle ne semble nullement choquée par la présence de cet objet si... typique.

Tousotant, je risque :

— Hum... hum... tiens, où ai-je déjà vu une chose semblable ?

Voyons, je ne sais plus au juste...

Et je montre le flacon.

Pas le moins du monde embarrassée, elle le saisit à pleines mains avec hardiesse et fierté, me le tend et me force à le prendre sous les bourses grosses à souhait, à l'intérieur desquelles se trouve un épais liquide blanchâtre.

— C'est le modèle de la dernière trouvaille de maman... elle croit que ce sera original de vendre un des parfums dans ce flacon...

J'ajoute, en pensées : « ... original, utile et agréable ».

— Et comment l'appellera-t-elle, ce parfum ?

Je pense tout naturellement à « Phallacieux » ou à un mot dans ce genre.

— Attendez... je crois que ce sera... Sexe... Non... Sexie... C'est cela : Sexie. Qu'en pensez-vous ?

N'est-ce pas une bonne idée ?

Je n'ai pas le temps d'approuver, quelque chose

frôle mes jambes et remonte entre mes cuisses. Posant le flacon sur la table, je fixe le damier et laisse faire, profondément troublé.

« Ça » remonte, appuie sur mon centre de gravité sensoriel et y reste comme en terrain conquis. C'est très doux, ce qui me force à bander avec conviction. N'osant regarder à présent la demoiselle, je fais celui qui s'est subitement absorbé dans une stratégie délicate.

Devinant qu'il s'agit là d'un premier appel, je passe la main sous la table et, sans y paraître, déplace mon slip pour que rien ne vienne gêner cette joute que nous reprenons toujours aussi innocemment.

C'est tout de suite mieux qu'une simple caresse des doigts. C'est moelleux comme une bouche énamourée ; cela passe dessous, puis autour de mon membre maintenant en liberté ; enveloppe mon gland d'une abondante salive et lèche... lèche... me forçant à me cambrer tant je suis pénétré de plaisir.

Je n'aurais tout de même pas cru qu'elle oserait se glisser sous la table pour venir me sucer. Relevant la tête, je reçois comme un coup de poing. La petite est toujours immobile devant moi, me fixant de ses yeux de braise et n'ayant pas l'air de comprendre ce qui m'arrive pour me tortiller ainsi sur ma chaise ; un peu inquiète de me voir vibrer ainsi devant une banale partie d'échecs.

Mais, alors, qui est sous la table ? N'osant regarder, je déplace mes pieds et appuie sur du mou. Un petit cri animal sort, plaintif. Les caresses ont cessé. La demoiselle jette un bref regard sous la table, sans toutefois se pencher suffisamment pour m'apercevoir en position, mais je suis tellement excité que je souhaite de tout mon cœur qu'elle constate ma béatitude.

— Ah ! ce chien, persifle-t-elle, veux-tu sortir de



là !

Le coupable s'est pelotonné à mes pieds et ne veut pas s'en aller. Alors, pour le forcer à partir, elle passe son bras sous la table et cherche avec sa main afin de le tirer par le collier.

Le moment est venu de ne pas manquer le coche. M'avançant un peu plus sur ma chaise de façon à me placer à bonne portée de sa menotte, je risque mon va-tout.

Elle tend encore un peu plus le bras et bientôt, avec le bout de ses doigts, atteint mon pénis qui, flatté de cette marque d'attention, repart avec allégresse.

Croyant toucher un endroit du collier, elle m'empoigne vivement et reste un instant à me serrer. Sa main est délicieusement légère, bien que sa pression soit ferme. Puis, étonnée de voir le chien partir sans qu'elle ait lâché son collier, ne comprenant rien de ce qui se passe, elle se penche sous la table et constate sa méprise.

Me lâchant à regret, elle n'ose me regarder. Je vois bien à quel point elle est troublée. Son visage ne montre ni honte, ni indignation. Elle me semble agréablement bouleversée.

Comme, penaud, je fais mine de me lever pour partir, elle me retient :

— Ne bougez pas, restez comme cela... je voudrais... je voudrais voir... voir de plus près... c'est si semblable au flacon de maman, c'est la première fois que j'en vois un vivant...

Et elle se glisse sous la table. Par respect pour madame sa mère, je la laisse s'approcher de ma verge qui aurait pu servir de modèle au flacon de parfum. Son souffle oppressé me parvient et, de l'imaginer me détaillant, me durcit encore. Avec précaution, sa main s'en empare et la remue gauchement. La petite se met

à genoux et vient se nicher entre mes cuisses. La soie de sa robe me caresse là aussi. Ses cheveux coulent sur ma peau qui frissonne. Son regard doit se trouver à dix centimètres, pas plus, et sa bouche devrait se laisser tenter par le fruit de mon membre.

Maintenant, je voudrais qu'elle le goûte. Et mon désir s'exauce. Ses lèvres donnent d'abord un rapide baiser, puis sa langue passe, hésitante. C'est à son goût. Elle enfonce, enfonce lentement mon gland dans son étroite bouche brûlante. J'ai la sensation de la déflorer tant j'entre de justesse. Elle glisse sa langue où elle peut et aspire pendant qu'elle serre le corps de mon membre avec ses deux mains. Sans doute craint-elle que je ne le lui retire ?

De la façon dont elle agit on croirait qu'elle suce une sucrerie dérobée à une camarade. Elle veut en prendre le meilleur et je m'apprête à le lui donner pour la récompenser.

Malgré moi, ma main empoigne le flacon phallique et le débouche... le parfum se répand aussitôt : c'est l'odeur de Sexie. Mon plaisir serpente. Il arrive d'un lointain sinueux, de plus en plus délié, fluide. Rien ne pourrait le retenir de voir le jour, il est en route, il arrive *allegro con brio*. Mes cuisses voudraient étouffer la petite Sicilienne qui, sous la pression, comprend qu'un moment de plaisir aigu approche. Elle suce avec plus de ferveur et son envie de voir jusqu'où cela ira me fouette. Me cramponnant au candélabre, je le tire à moi pendant que je me tends sous la poussée de mon sperme. Sa bouche lèche, suce et aspire avidement. Elle gémit comme un petit animal blessé. Me voilà projeté dans l'espace.

Elle ne me lâche pas pendant que j'explose à même sa bouche. Je renverse le candélabre et les bougies éclaboussent ma poitrine. C'est chaud, mais non douloureux.

... Je pars dans le vide... C'est de nouveau le noir...

... Et j'ouvre les yeux...

À cheval sur moi, Sexie, nue, prend toute ma sève dans sa bouche pendant que sa propre jouissance goutte de son elle-même en feu et tombe, brûlante, sur ma poitrine.

*Quand je bande, on dirait une cafetière.*

TOULOUSE-LAUTREC

## CHAPITRE V

Ce soir, Sexie m'a traîné à contre-gré chez ces gens guindés, ennuyeux et prétentieux qui nourrissent leur vanité de phrases creuses, telles : « ... le bâtonnier me suppliait... » ou bien « ...moi, fréquenter la princesse ! vous voulez rire !... » ou tout modestement : « ...le ministre n'arrivait pas à me joindre » ou encore : « c'était la énième fois que je recevais cette distinction, à croire qu'on l'accordait à tout le monde » et encore d'autres perles de ce grand collier dont se pare la conversation des gens arrivés. Enfin, on voit le ton. M'ennuyant à mourir, j'en veux à Sexie qui est ravie de participer au feu d'artifice et réussit à placer quelques bonnes balles : « ... mon oncle le général... :a ou « ...le gouverneur est un très cher ami... »

Certes les plats sont fins ; les convives brillants, mais ma contrariété n'en démord pas pour autant. J'eusse préféré, je l'avoue, aller voir le western qui galope au cinéma du bout de ma rue. D'autre part, je m'en veux de vous voler d'une nouvelle aventure de Sexie. Pourtant, elle m'avait promis une soirée originale !

Nous sommes six, trois couples : l'avocat en renom, Gédéon N... et sa femme Jeanne, qui nous reçoivent. Lui, très brun, une quarantaine bedonnante mais une voix qui rattrape le physique ; un organe vibrant, capable de convaincre les jurés que, sous leurs propres yeux, le président du tribunal est en train de pétrir de la pâte à tarte et, eux, par la force de persuasion de ce champion, de finir par l'admettre. Sa

femme, plus jeune, belle blonde plutôt ronde, est gâtée d'une poitrine en surplomb et de hanches accueillantes. Bijoux, robe de « chez un grand nom », un couple mis sur le socle de la réussite.

L'autre paire est composée, si je classe par ordre d'entrée en bla-bla-bla, d'elle, antiquaire renommée que l'on appelle simplement Sabine, avec beaucoup d'ostentation. La trentaine ; verbiage critique qui contraste avec un adorable minois et un corps mince, champ propice à minoiseries ; très attirante mais ses propos acides doivent vite dissoudre ses relations ou amis. Lui, bel homme, beaucoup de panache, suprême de distinction et de réserve. Quarante-cinq ans et une présence qui, dans ses présidences de comités internationaux, doit souvent forcer le vote au profit de ses propres suggestions. C'est le baron Léopold.

Et puis, discrètement, Sexie et moi, mais vous nous connaissez – ou du moins le croyez-vous ! ... Au dessert, nous n'en sommes qu'au seizième jour de ce fameux procès de mœurs qui a tenu le monde en haleine – souvenez-vous... Vous voyez lequel ? Oui, c'est ça... l'accusé était défendu par notre hôte... Vous y êtes.

Sachant qu'il a duré des semaines, je mesure l'étendue du martyre qui m'attend. Sexie est toute joyeuse, elle a si bien honoré les vins qu'elle n'hésite pas à interrompre souvent Gédéon avec une familiarité déplacée qui m'étonne un peu : « Dites, Gédéon, votre setter a-t-il encore des vers ? parce que j'ai un remède du tonnerre... » ou « ... Gédéon, envisagez-vous de défendre le vampire d'Aubervilliers ?... »

Lui, trouve toujours le moyen de répondre d'un mot concis, sans perdre pour cela le fil de son procès. On dirait alors qu'il lui crache avec précision dans l'oreille un noyau tiré de sa bouche bourrée des phrases qu'il mastique.

Enfin, nous voici au salon. Je prends place dans un profond fauteuil, loin des éclairages, ainsi pourrai-je discrètement sommeiller. Mais, veine, le bavard est appelé au téléphone. Cela ne doit nullement le contrarier, du moment qu'il peut continuer à brasser des mots.

Aussitôt, grâce à une brève mais marquante histoire de session scientifique, le baron Léopold en profite pour dresser sa statue de président. Satisfait, il se tourne ensuite vers moi afin de me permettre de briller à mon tour. Mais je n'ai strictement rien à dire de flambant. Heureusement, l'avocat revient et me sauve d'un Trafalgar.

Jeanne, ma chère, lui dit-il avec beaucoup de prévenances, vous devriez nous montrer le film que nous avons tourné à la campagne cet été...

— Quelle excellente idée, mon ami, s'exclame Jeanne comme si son mari venait d'avoir une lueur de génie.

— Oh ! je n'osais vous le demander, s'enflamme Sexie en battant des mains telle une gamine qui ne serait allée qu'une seule fois au cinéma dans sa vie.

— Ne vous faites pas prier, susurre le baron Léopold.

Moi, je ne dis rien. C'est le bouquet ! Mais Sabine m'envoie un clin d'œil équivoque qui me trouble.

Jeanne sonne. Le valet vient installer l'appareil et l'écran, ensuite il se retire, non sans jeter vers nous un bref regard désabusé. Je remarque que le maître de céans va s'assurer si la porte est bien fermée derrière le domestique. Puis chacun prend confortablement place dans les fauteuils pour voir les scènes campagnardes que j'imagine d'avance. Et je regrette doublement le western du bout de ma rue.

Gédéon met l'appareil en marche et éteint les lumières.

Après un long voile de pellicule gâchée, puis de paysages manqués, voici un champ de blés qui ondulent au vent. Nous suivons un bout de chemin de terre... Tiens, un cheval ! « Ce qu'il est bien net », commente Sexie. Voici des vaches dans un pré. Sexie double les paroles muettes des ruminants qui nous regardent d'un œil fixe : « ... ce qu'il y en a !... où était-ce ? » Jeanne intervient : « Mais tout simplement en Beauce, ma chère petite... » « ... on se croirait à des centaines de kilomètres de Paris, quel dépaysement... »

Et les séquences se succèdent, défilant sans queue ni tête. Ah ! enfin un être humain, il va nous changer du bétail. Mais non, c'est Gédéon, le paon... On a pourtant plaisir à le voir sans plumage. Il est en short, bronzé, torse nu. À petits pas, il s'approche d'une haie, puis on ne le voit plus, mais nous sentons que nous avons pris place dans son regard. Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, nous regardons avec lui par-delà l'obstacle et...

... Et, par la barbe du prophète, qui voyons-nous, toute nue, barbotant dans un étang... Eh bien ! Jeanne elle-même.

Croyant à une confusion de pellicule, d'un plan intime ajouté là par mégarde, je tends la main vers l'épaule de Sexie que je sais à mes côtés. Je la pince légèrement pour partager la surprise. Une main se pose aussitôt sur la mienne avec fermeté et y reste. Ce n'est pas celle de Sexie – là, je ne m'y trompe jamais. Regardant alors ma voisine, je reconnais malgré la pénombre, Jeanne venue prendre sa place. Elle est agenouillée sur le tapis et garde ma main dans la sienne.

Pour être embarrassé, ça je le suis ; débarquer chez ces gens trop bien élevés, puisque haut placés, et se retrouver avec la maîtresse de maison à ses pieds !



Que va penser le célèbre Gédéon s'il s'en aperçoit ?

Pour le moment il nous permet généreusement de suivre les ébats de sa femme qui jette de l'eau sur son corps majestueux. Je la trouve autrement mieux et plus excitante qu'au cours du repas ; sur l'écran, elle affirme un côté sensuel indéniable et appelle l'amour avec un sacré radar. Un enfant de chœur ne s'y tromperait pas.

Mais, hélas ! c'est trop beau pour durer, nous revenons du mauvais côté de la haie, légère barrière d'un paradis trop vite entrevu et que je regrette déjà. Nous retrouvons Gédéon qui sautille sous le coup d'une joie lubrique, ballant du chef en connaisseur. Il lorgne sa femme comme un vulgaire voyou et je comprends son plaisir, mais je ne saisis pas pourquoi ces images nous sont offertes. Enfin, profitons. À présent, il se caresse le ventre.

Les deux mains de Jeanne ont emprisonné la mienne. Elles serrent fortement, à croire qu'il va se produire un événement d'importance... et ce qui se produit est de taille. Sans façons, Gédéon se déboutonne et sort un magnifique pénis, le sien, à n'en pas douter, tant il a l'air de tenir à lui lorsqu'il entreprend de l'agiter en signe d'approbation.

Je suis écroulé, pétrifié. Pour ajouter à ma stupeur, Jeanne se relève un peu, lâche mes mains et glisse ses doigts dans ma braguette.

Dans la pièce, personne n'a l'air de se formaliser de la tournure prise par les événements. Peu de commentaires, mais des actes, me semble-t-il, car je perçois un léger froufroutement d'étoffes à la place occupée par Sabine et Gédéon. Fixant avec attention, je parviens à voir l'antiquaire qui fait glisser les épauettes de sa robe et met sa menue poitrine à l'aise, la blottissant contre une épaule de Gédéon qui, sur l'écran, se branle à la desperados.

Sexie avait raison en me parlant de surprise, car c'en est une que de démarrer en m'as-tu vu et de finir m'as-tu devêtu... Alors, dans le bain, j'appuie la main de Jeanne avec force sur ma verge pour lui montrer qu'elle n'a pas à se gêner avec moi, je suis dans l'ambiance. Tout de suite, pour me rendre cette marque de sympathie, elle me déboutonne, me la sort, la caresse et la remue en connaissance, me faisant subir une sorte de palpé-roulé digne d'une cigarière de La Havane.

Pendant que Gédéon s'éternise à remplir de la pellicule en s'onanisant, je force Jeanne à venir plus près de moi, à cheval sur une de mes cuisses. Elle ne se fait pas prier. En garçon bien éduqué, je relève sa précieuse robe de taffetas afin de ne point la froisser. Dessous, elle n'a pas de slip et ma main se promène directement sur ses chausses fouces dessus... Oh pardon ! excusez mon émotion : sur ses douces fesses chaudes.

Mais, que se passe-t-il à l'écran ? Voilà qu'apparaît un individu en haillons, une sorte de chemineau inquiétant, en demi-loques ; un solide et sordide gaillard... Mais ! c'est le baron Léopold ! À présent, il entre à son tour dans la course. Mimant le type indigné, il s'approche de Gédéon soudain craintif et, l'empoignant brusquement par la ceinture, le secoue, lui cogne dessus. Notre grande voix s'écroule bientôt et, à genoux, supplie, implore la pitié du baron qui joue le rôle avec la dernière des rigueurs.

Jeanne guide ma main entre ses jambes, vers son sexe dodu qu'elle écrase sur ma cuisse et qui humecte mon pantalon. Elle se relève légèrement afin que je puisse glisser un doigt. C'est déjà bien laiteux lorsque j'arrive, elle devait être au bord car, tout de suite, elle commence à haleter...

Nos voisines soupirent pendant que Gédéon reçoit

sa raclée. À un cri bien familier, je tourne la tête vers l'endroit où doit se trouver Sexie. Le baron, qui cogne tel un sauvage sur Gédéon, lui offre des douceurs et, à compléter ce que la pénombre me permet juste de distinguer, je comprends qu'elle aussi a retroussé sa robe et s'est assise à cheval sur lui. Aux hauts et bas de son corps, je n'ai plus aucune illusion sur l'actuelle présidence qu'assure le baron Léopold. En tout cas Sexie se promène sur une belle rampe de lancement.

Le film se déroule implacablement. Au bruit que font les deux hommes, Jeanne se doit de paraître. Elle a enfilé un chemisier à carreaux qui lui arrive juste à hauteur du pubis. De la voir ainsi, les pans flottants, montrant son ventre lisse et ses seins diablement fiers, me bouleverse. Je redouble d'attention à son égard en lui donnant un supplément de branlette qui déclenche en elle une glissade de son corps sur ma cuisse. Elle fait volte-face, plaque ses lèvres sur les miennes. Pendant que nous nous goûtons, sa tête m'empêche de voir la suite de cette bande inattendue, aussi je la déplace subrepticement et les yeux sur elle, là-bas, je la mange, ici.

Les autres – et pour cause – connaissent le film, mais moi je ne veux pas en manquer une seule image.

Sur l'écran, Jeanne s'interpose entre les deux mâles. Elle s'accroche au baron-vagabond et demande pitié pour Gédéon. En d'autres circonstances ce serait à mourir de rire, mais, là, je ne sais pourquoi, je baigne dans un état instable et troublant. De prendre plaisir à la raclée que subit Gédéon me donne à croire que je suis un sadique qui s'ignore.

Autant que je puisse les deviner dans leur coin, Gédéon et Sabine immobiles, suivent passivement le spectacle.

Donc, Jeanne supplie cette grande brute de Léopold de laisser Gédéon tranquille. Mais le baron

continue, il doit voir rouge et veut encore frapper. Cette fois, elle s'interpose résolument, faisant rempart de son corps. Alors, au diable baisemain, bouquet de roses et révérences, il la repousse si brutalement que, trébuchant avec beaucoup de grâce, elle tombe à la renverse dans l'herbe.

Sa chute est bien étudiée : si nous avons droit à un faux évanouissement, nous ne manquons pas une vraie exhibition de ses charmes les plus intimes.

Le chemisier rustique de la malheureuse reste largement écarté, ainsi que ses jambes ; sa nature est bien fendue évidemment je n'irai pas jusqu'à prétendre que cela s'est produit en tombant – elle qui, gourmande, continue en ce moment à se régaler de mon doigt branleur.

Le baron-voyou se précipite, s'agenouille à côté de son visage. Gros plan... horreur, nous constatons qu'en tombant, Jeanne s'est ouvert la joue : une balafre va de la tempe à la commissure des lèvres. Un sang épais coule jusque sur son cou.

Dans un souffle, Jeanne me demande de la prendre, là, dans la position où nous sommes. Je me loge sans peine en elle, enduite de jouissance. Je me glisse à fond et, bien en place dans son étui, je reste immobile pendant qu'elle m'enfoncé ses ongles dans la cuisse à travers mon pantalon. Je suis juste à sa mesure et il me semble que son intérieur se met à la besogne en me branlant sur toute la hauteur.

Le baron baise toujours Sexie à cheval sur lui, mais à présent il a mis ses longues mains autour de sa fine taille et il doit serrer fortement car je vois Sexie se débattre comme pour s'en libérer. Elle lâche une plainte continue qui fouette son tortionnaire. Sacré Léopold, serait-ce une brute discrète ? un sauvage en habit ?

Sabine et Gédéon restent toujours si absents que je

me demande si finalement ils ne se sont pas endormis dans les bras l'un de l'autre.

Sur l'herbe, Jeanne perd son sang avec générosité, à croire qu'elle a des réserves inépuisables. La plaie bée outre mesure tant on a voulu faire cruel. Comme je suis bon public, je pousse un « Oh ! ... » de compassion. Mon exclamation provoque une explosion d'insultes en chaîne. Même Sabine et Gédéon participent ; cela accélère mon excitation, me cingle les sens, m'achemine vers le débordement érotique. Ces : « le sauvage », « pauvre Jeanne », « la brute », « le salaud », « oh ! ce sang », ... ont une réelle valeur aphrodisiaque et, dans la chaleur intime de notre hôtesse devenue particulièrement l'hôtesse de ma verge, je sens se préciser un coït sinueux et infini.

Ce salaud de Léopold ne donne pas l'impression de se soucier de l'état comateux de Jeanne et de tout le drame qu'il vient de faire naître d'un banal et anodin rinçage d'œil. Il a étendu raide Gédéon – le seul être qui, s'il devait paraître en justice pour le présent cas pourrait le défendre avec succès – et, qui sait, tué la belle dénudée. Heureusement que tout cela est du cinéma et que le sexe de Jeanne me rassure par des spasmes affectueux.

Il se penche sur elle et nous suivons la course de ses yeux sur le corps appétissant de Jeanne. Grâce à de successifs gros plans, rien d'elle ne nous échappe, ni même le grain de beauté qu'elle porte juste sur le pli gauche de l'aîne et que je ne puis me retenir de toucher, là sur l'artiste au boudoir, comme pour m'assurer de la réalité.

Le baron s'est si bien rincé l'œil que le sauvage, s'effaçant peu à peu, laisse place à l'homme bien intentionné. Nous suivons la progression de son entrée en rut sur ses traits abondamment grimés afin de leur conférer un faciès de brute, voire de dégénéré. Ses

yeux tendent à nous montrer leur blanc comme s'il perdait l'esprit ; ses doigts, mis en crochet, font mine de labourer le ventre que l'on voit soudain palpiter tant il est impossible à Jeanne de jouer plus longtemps l'inconsciente.

D'un geste possesseur, il besogne avec ses doigts impatients le sexe sans défense livré à un troublant et lascif abandon. Rien ne l'empêche de butiner la fleur épanouie et je l'y encourage, du fond du cœur, d'autant plus qu'en ce moment, je constate la richesse de ce sexe. Et puis, voir baiser par un autre la femme que l'on est soi-même en train d'enfiler, ne manque pas de piquant.

Sortant un splendide membre qui proclame sa virilité, il se couche rudement sur Jeanne et s'apprête à la violenter, car, de la façon dont le dégoûtant s'y prend, c'est un authentique viol.

D'une voix mourante, Sexie confirme ma pensée :

— ...Vous êtes un beau salaud, baron de mon cœur...

Le baron lui retourne un bref et sordide rire d'entre dents.

Le rire du coupable sûr de son impunité.

Jeanne, qui coule sur moi depuis un moment, revient à elle pour approuver Sexie. Sa voix est défrisée par son orgasme qui pointe :

— C'est une brute, un sauvage... je le sens encore... Ne bougez surtout pas... oui, c'est lui que j'ai en moi !

Elle continue à me comprimer par dedans pendant qu'à l'aide de tous les moyens possibles, je m'évertue à me retenir afin de ne pas lui présenter mes hommages avant la fin du film.

La caméra se trouve bien placée pour nous montrer les détails du viol de Jeanne au martyr, mais cuite à point et dont le réel martyr serait de ne pas être prise.

Le membre du baron se place juste et vlan, la

pénètre d'une traite. Malheur... l'image se décadre et un plan d'épis de blé remplace l'accouplement bestial... Puis nous revoyons les pieds nus de Jeanne battant l'espace. Je remarque qu'elle écarte les doigts avec une dextérité surprenante. Enfin, tout rentre dans l'ordre et Léopold dans Jeanne.

Cette interruption m'a permis de retarder le moment crucial, mais dans son coin, se sentant sans doute également violée, Sexie s'écroule. Elle vient d'être dévorée intérieurement par le membre puissant du baron et reste allongée en travers du fauteuil, tête et bras pendants.

Sur l'écran, la brute qui enfourche si gaillardement Jeanne, s'immobilise à fond dans elle. Les cuisses de la maltraitée (*sic*) se referment sur les hanches du tortionnaire qui déverse en elle toutes les semences du mal et de la joie.

Je pars aussi. Alors Jeanne entre en orgasme. Je l'étreins dans mes bras, à l'étouffer. L'écran, lui, devient brusquement vierge ; il papillote comme des paupières innocentes qui se réveillent, surprises d'avoir rêvé tout ça.

Personne n'arrête le projecteur, ni ne remet la lumière dans le salon. C'est mieux ainsi. Nous sommes éreintés ; meurtris comme Gédéon ; violés comme Jeanne ; rassasiés comme le baron Léopold. Seuls, Sabine et Gédéon restent à l'état brut. Sans doute ont-ils réservé leurs forces pour faire mieux encore ?

Non, l'avocat se lève et vient vers sa femme éteinte dans mes bras. Sans s'intéresser le moins du monde à moi, il la soulève en la prenant par la taille, l'allonge tant bien que mal sur la moquette et, tout en lui tapotant les mains, la plaint. Je me reboutonne discrètement pour cacher les preuves de ma culpabilité.

— Ma chère, lui dit-il tendrement, répondez-moi...

Souffrez-vous ?... Ce sale individu vous a-t-il fait mal ? ... Parlez, ma chère Jeanne, rassurez-moi... Voulez-vous que je porte plainte ?...

J'en ai un coup au cœur. Mais tout cela n'est qu'une comédie... le final. Jeanne revient à elle et, à son tour, le plaint sincèrement.

— Mon petit Gédéon, c'est à vous qu'il faut le demander... quelle brute... en frappant si fort il aurait pu vous tuer... on ne traiterai même pas un animal de cette manière...

— Ce n'est rien ma chère, la vision de votre nudité valait la bastonnade... si c'était à recommencer, je n'hésiterais pas.

— Comme vous m'aimez, Gédéon...

Pendant qu'il lui baise galamment le bout des doigts, Sabine, qui, hélas ! a remis ses épauettes en place, s'approche de lui et je l'entends murmurer contre son oreille :

— Allez, prends-la, montre que tu peux la posséder aussi bien que Léopold.

Prestement relevé, Gédéon lui répond à mots voilés :

— Chut, tu sais bien que cela ne me dit rien... tout au moins pour le moment... et elle ne donne pas l'impression d'en avoir envie... non, pas ce soir... n'insiste surtout pas devant elle...

Et il nous quitte aussitôt, sans arrêter l'appareil dont les rapides clignotements nous enveloppent d'une ambiance irréelle d'enfer à flammes blanches.

Sabine se penche vers moi et me confie :

— ... et, comme d'habitude, Gédéon va se masturber dans sa chambre en revoyant vos ébats, vos réactions, car il ne vous a pas quitté du coin de l'œil de toute la soirée... Vous lui avez offert de la matière pour la semaine

Prenant ma main obéissante, elle la glisse entre



chair et jupon tout en ajoutant :

— Et à moi aussi, mais je n'ai pas son imagination...

Elle est sous pression. Ma main constate son état et palpe son entrejambes humide à souhait. Langouste amoureuse, elle me supplie en me retenant avec ses pinces :

— Vous n'allez pas me laisser tomber, vous aussi...

Comment le pourrais-je ? Souple, féline, elle me prend d'assaut, m'oblige à reculer jusqu'à la table, m'y couche, sort ma verge renaissante, la gobe, la suce, la poulèche, l'humecte, la développe, la durcit. Elle se met à califourchon sur moi, me fait sentir son paradis parfumé, coule sur mon visage, gémit, manque de s'écrouler pendant que je la mange comme si elle était de la brioche sortant du four. Je la lèche, la croque, l'aspire, la glougloute, y visse ma langue, mais c'est elle qui me prend. Elle est si étroite que, gonflant encore dans son sexe, je dois y faire craquer quelque chose car elle se met à hurler, à se trémousser comme pour se désenfermer de moi. Cela ne me ralentit pas, je me durcis encore et, pan, je décharge en plein dans son mille-feuille.

***Pour poursuivre la lecture, retourner  
sur le site de la librairie numérique pour  
télécharger le livre complet.***

## **Le livre, l'auteur :**

Auteur : Claude Seignolle

Illustration de couverture par ivaleksa

Titre : SEXIE ou l'Éloge de la nymphomanie

Dans ces histoires crues, Claude Seignolle, l'auteur de *Sexie*, parle à merveille de ses aventures sexuelles. Il en fait des contes pour adultes, gourmandises pour les sens. Spontanés, inattendus, parfois cocasses, toujours excitants, ces « contes et récits licencieux » constituent une sorte de folklore d'alcôve, une véritable ethnologie de la gaudriole sexuelle exhibée au grand jour.

En de petits tableaux priapiques, le narrateur nous promène, au gré de sa fantaisie de Paris à Moscou en passant par l'Autriche et de nombreuses régions en France.

*« ...Sexie est telle qu'en vos désirs les plus secrets, les plus ardents, les plus subtils ; elle a les traits de celle dont vous aimeriez être l'heureux amant.*

*Oui, Sexie possède l'incommensurable charme, l'infinie beauté, l'inévitable attirance de la baiseuse.*

*Certains la traitent, péjorativement, de plaisir-à-tout, de nymphomane. Mais ce sont les éternels jaloux, impuissants et laissés pour compte de ce monde qui ne voient que mal en tout, plus particulièrement dans le domaine que je vais m'efforcer d'évoquer en ces pages édifiantes. »*

Cette dernière édition intégrale de *Sexie ou l'Éloge de la nymphomanie* a été revue et corrigée par son auteur qui s'est longtemps caché sous le pseudonyme de Starcante.

Reconnu aujourd'hui comme l'un des maîtres de la littérature fantastique, Claude Seignolle est né en 1917 à Périgueux. Très jeune, il préfère l'école buissonnière et les fouilles archéologiques.

Pendant près de trente ans, il va recueillir contes et traditions populaires en train de disparaître. Un corpus gigantesque, doublé progressivement d'une œuvre de fiction personnelle.

Claude Seignolle a eu le privilège d'entrer de son vivant dans l'Enfer de la Bibliothèque nationale de France à Paris dans les années 1960, ainsi ses ouvrages érotiques font partie des 1730 ouvrages répertoriés par Guillaume Apollinaire et Pascal Pia.

Nous sommes heureux de l'accueillir dans cette collection éponyme

Collection l'Enfer de la Bibliothèque Nationale de France. (Enfer de la BNF, cote n° 1515, 1538).

Éditeur : Dominique Leroy

<http://dominiqueleroy.izibookstore.com/>

ISBN: TRIPLET 978-2-86688-775-9

PDF : 978-2-86688-776-6

ePUB : 978-2-86688-777-3

Mobi/Kindle : 978-2-86688-778.0

*Dans la même collection, chez le même éditeur :*

**Ernest Baroche**  
**L'ÉCOLE DES BICHES**

**Jean-Baptiste de Boyer d'Argens**  
**THÉRÈSE PHILOSOPHE**

**Restif de La Bretonne**  
**L'ANTI-JUSTINE ou les délices de l'amour**

**John Cleland**  
**MÉMOIRES DE FANNY HILL**

**Vicomtesse de Cœur-Brûlant [Marquise de Mannoury d'Ectot]**  
**LES COUSINES DE LA COLONELLE**

**Louise Dormienne [Renée Dunan]**  
**LES CAPRICES DU SEXE**

**Alexandre Dumas**  
**LE ROMAN DE VIOLETTE**

**Miss Clary F**  
**PETITES ALLIÉES**

**Ernest Feydeau**  
**SOUVENIRS D'UNE COCODETTE**

**Théophile Gautier**  
**OBSCENIA ou Lettres à la Présidente**

**Guy de Maupassant**  
**À LA FEUILLE DE ROSE**

**Mirabeau**  
**HIC ET HEC ou l'art de varier les plaisirs**  
**LE RIDEAU LEVÉ ou l'éducation de Laure**

**Alfred de Musset**  
**GAMIANI ou deux nuits d'excès**

**Andréa de Nerciat**  
**LE DOCTORAT IMPROMPTU**

**Donatien-Alphonse-François de Sade**  
**LES 120 JOURNÉES DE SODOME**

**Wilhelmine Schroeder-Devrient**  
**MÉMOIRES D'UNE CHANTEUSE ALLEMANDE**

**Spaddy [Renée Dunan]**  
**COLETTE OU LES AMUSEMENTS DE BON TON**  
**DÉVERGONDAGES**

**Paul Verlaine**  
**ŒUVRES LIBRES**

**Oscar Wilde**  
**TELENY**

Claude Seignolle

# SEXIE

OU L'ÉLOGE DE LA NYMPHOMANIE

L'Enfer de la Bibliothèque nationale de France

Dans ces histoires crues, Claude Seignolle, l'auteur de *Sexie*, parle à merveille de ses aventures sexuelles. Il en fait des contes pour adultes, gourmandises pour les sens.

Spontanés, inattendus, parfois cocasses, toujours excitants, ces " contes et récits licencieux " constituent une sorte de folklore d'alcôve, une véritable ethnologie de la gaudriole sexuelle exhibée au grand jour.

En de petits tableaux priapiques, le narrateur nous promène, au gré de sa fantaisie de Paris à Moscou en passant par l'Autriche et de nombreuses régions en France.

Cette dernière édition intégrale de *Sexie ou l'Éloge de la nymphomanie* a été revue et corrigée par son auteur qui s'est longtemps caché sous le pseudonyme de Starcante.

EDITIONS DOMINIQUE LEROY ebook